

SCÈNE

Tête à tête avec Oscar Wilde

Une soirée de délices et de divertissements, de John Gay, convoque l'écrivain-dandy pour une dernière parade aigre-douce, pleine de provocations et de questions.

MERCREDI 21 FÉVRIER 2024 ISABELLE CARCELES



L'auteur du Portrait de Dorian Gray, incarné avec talent par Geoffrey Dyson. MARIJA MITRUSIC

THÉÂTRE ▶ Un rendez-vous imaginaire se donne dans la salle intime du PullOff, à Lausanne. C'est une conférence durant laquelle Oscar Wilde s'offre en spectacle, se caricature lui-même, et finit par se livrer avec beaucoup d'émotion, après un festival de saillies, de mots d'esprit, de pirouettes et traits de génie nimbés de désolation. Car nous sommes en 1899, et Wilde meurt l'année suivante, seul, banni, ruiné, abandonné, à l'âge de 46 ans.

L'éclairage est vacillant, le grand abatjour en lambeaux, les rares meubles (de belle facture) renversés au sol; au fond, derrière le grand rideau à demi décroché, un piano et surtout une bouteille d'absinthe.

En cette fin de XIXe siècle, ils étaient nombreux, les artistes et les écrivains qui avaient noué une relation étroite avec la «fée verte»: Rimbaud, Baudelaire, Toulouse-Lautrec, et Oscar Wilde. *Running gag* de cette comédie plutôt amère, mise en scène par Raphaël Vachoux, la précieuse et dangereuse liqueur participe pleinement au spectacle. Et l'amertume aussi.

L'art du dandysme

Celui qui se présente sur la scène dit s'appeler Sebastian Melmoth (pseudonyme de Wilde durant ses dernières années à Paris), mais il lève très vite le voile sur sa véritable identité.

Avec un panache teinté d'autodérision, l'auteur d'œuvres immensément appréciées et reconnues, pièces, romans et nouvelles – tels *L'Éventail de Lady Windermere*, *L'Importance d'être Constant*, *Le Fantôme de Canterville...* – annonce tout de suite la couleur: «Je ne suis pas anglais. Je suis irlandais, c'est tout à fait différent».

Oscar Wilde a voulu élever le dandysme à la dignité d'un art, durant la première partie de sa vie. Geoffrey Dyson, qui l'incarne sur scène, porte un costume de velours bleu roi, un gilet fleuri, une immense fleur de tissu grenat et des pantoufles pour parfaire son aspect étudié, qui tranche avec le décor.

Et qui souligne cette vanité affichée envers et contre tout. «Je n'ai rien à déclarer, à part mon génie», sert-il aux douaniers américains, lors de sa tournée triomphale outre-Atlantique.

Le scénariste américain John Gay (1924-2017), qui signe le texte de cette *Soirée de délices et de divertissements* (titre largement ironique), commence par nous plonger dans une série frénétique de citations et critiques, faisant luire la langue pointue et vipérine de Wilde sur toute une série de sujets: l'Amérique, mais aussi l'Angleterre et ses Anglais, sans oublier les tirades misogynes, et surtout la question de la moralité et de l'Art.

A la sortie de *Dorian Gray* déjà, les piliers de la société victorienne avaient manifesté leur indignation. A la fois dénonciation de l'hypocrisie sociale et invitation à un hédonisme sans mesure, mélange de critique et de fantastique, le roman garde tout son pouvoir de fascination, plus d'un siècle plus tard.

Ce récit faustien met en scène un être à la beauté malfaisante, qui proclame: «Ce sont les passions dont nous méconnaissons l'origine qui nous tyrannisent le plus.» La vie de l'écrivain-dandy va se transformer en une illustration grandeur nature de ce principe, à travers sa liaison avec le jeune aristocrate Alfred Douglas.

Chute abyssale

Traversé par les stridences qui paralysent brutalement le comédien, le récit est rythmé par des acouphènes, séquelles du séjour carcéral d'Oscar Wilde, à l'issue de son procès pour «sodomie».

Deux ans de travaux forcés. C'est la chute abyssale d'un être habitué aux «délices et divertissements» que son genre et son statut social élevé (et sa riche épouse) lui ont toujours offert sur un plateau d'argent.

C'est dans cette déchéance que, paradoxalement, le personnage créé par John Gay dévoile sa vulnérabilité et son humanité, farouchement cachées. Et que Geoffrey Dyson incarne avec talent.

Autant les verbiages creux et superficiels du Wilde mondain sont parfois longs et pesants, autant ces moments de confession plus ou moins involontaires nous touchent.

Ce récit d'un baiser inattendu, au milieu d'un moment de calme et de silence, ouvre une fenêtre sur une facette moins brillante et plus précieuse de l'auteur, celui qui a écrit: «Un baiser peut détruire une vie humaine.»

Jusqu'au 8 mars au PullOff à Lausanne, pulloff.ch
Je 22 février, bord de scène avec Geoffrey Dyson et Antoinette Monod après le spectacle.